CONSIDÉRATIONS

N° 209

PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES

SUR L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris le 15 décembre 1826, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR JEAN-CHARLES HERPIN, de Metz,

Département de la Moselle;

Ancien Secrétaire de la Société des sciences de Metz; Correspondant de la Société royale et centrale d'agriculture de France; des Académies ou Sociétés savantes de Bruxelles, Lyon, Marseille, Toulouse, Vienne, etc.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Président.*
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER, *Examinateur.* DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Suppléant.*

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gerdy.
Arvers.	Kergaradec.
Baudeloque.	Lisfranc.
Bouvier.	Maisonabe, *Examinateur.*
Breschet.	Parent du Chatelet.
Cloquet (Hippolyte).	Pavet de Courteille, *Examinateur.*
Cloquet (Jules).	Ratheau.
Devergie, *Suppléant.*	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Velpeau.
Gérardin.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

OPTIMIS

PARENTIBUS

DEFUNCTIS

UNICUS

DICAVIT

FILIUS

J. C. HERPIN.

CONSIDÉRATIONS

PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES

SUR L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE.

Si l'on examine, d'une manière générale, l'organisation de l'homme aux diverses phases de la vie, on verra qu'elle présente une suite de modifications remarquables, une série de phénomènes physiologiques essentiellement liés à son existence, qui s'établissent, s'enchaînent et se succèdent d'après un ordre nécessaire, régulier et constant.

L'homme, dans l'état de santé, n'est pas le même à toutes les périodes de son existence. Ses fonctions, avec le temps, sont ou changées ou seulement modifiées. Les divers appareils d'organes se développent, tour à tour, à certaines époques marquées par la nature pour l'exercice de leurs fonctions, et déterminées par des lois générales qui se rapportent à la conservation de l'individu et de l'espèce.

Nous allons esquisser rapidement le tableau des principales modifications que le temps apporte dans nos organes et dans leurs fonctions, depuis la naissance jusqu'à l'âge adulte; nous exposerons ensuite les changemens pathologiques qui en résultent, et les conséquences que l'on peut en déduire relativement à la thérapeutique générale des maladies des enfans et des adolescens.

État physiologique.

Le fœtus, tant qu'il est renfermé dans le sein de sa mère, existe et vit en commun avec elle; détaché d'elle, il reçoit des impressions immédiates; il sent alors et vit pour lui.

Au moment où l'enfant vient au jour, il cesse de recevoir le sang de sa mère; la circulation fœtale est brusquement intervertie; la respiration s'établit; le poumon, inerte jusqu'alors, devient tout-à-coup perméable à l'air atmosphérique, et le sang, après s'y être vivifié, va se distribuer dans toutes les parties du corps.

Le nouveau né puise d'abord au sein maternel une nourriture tout animalisée et appropriée à la faiblesse de son organisation; mais son accroissement progressif demande un chyle plus abondant, un sang plus fécond en principes réparateurs; il lui faut des alimens substantiels, solides; et la nature lui fournit des dents pour les triturer.

L'enfant *qui naît*, dont l'existence est comme végétative, semble n'avoir besoin que de sommeil et de nourriture; ses os mous et gélatineux fléchissent sous le poids du corps; ses mouvemens sont comme automatiques; ses sens et ses idées, par conséquent, sont à peu près nuls, ou, du moins, il perçoit les sensations sans pouvoir raisonner leur objet; il voit sans regarder, entend sans écouter; toutes ses facultés morales et intellectuelles, si l'on en excepte la *perception* qui est très-obtuse, sont encore ensevelies dans un sommeil profond.

Peu à peu les os deviennent solides; les muscles prennent de la consistance; les sensations deviennent distinctes; la volonté se manifeste; l'enfant commence à essayer ses premiers pas dans la carrière de la vie.

Plus tard, il passe en revue les objets qui s'offrent à lui, les rapproche, les compare, et forme une suite de jugemens; il articule des sons, prononce des phrases, et il exprime ses idées.

En poursuivant l'analyse physiologique de l'enfant, nous trouvons;

Que les organes de la digestion, de l'absorption et de l'assimilation sont très-développés, et que leurs fonctions s'exécutent avec beaucoup d'énergie et d'activité; que les sécrétions et les excrétions sont abondantes et promptement accomplies; que la respiration est grande, intense et fréquente, la circulation vive et accélérée; que l'encéphale et le système nerveux sont considérablement développés, et même que leur volume excède proportionnellement celui qu'ils doivent avoir dans la suite; que l'action du cerveau est très-énergique comme centre des sensations, comme foyer de la sensibilité générale, et comme organe de l'intelligence; enfin, que les fonctions de la reproduction sont totalement nulles.

En résumé, dans les premières périodes de la vie, tous les mouvemens vitaux, tous les actes physiologiques concourent et tendent exclusivement au phénomène de l'accroissement. Tout, à cet âge, est subordonné à ce grand acte : il n'est pas un appareil, pas un organe qui n'y prenne part; les uns, par une énergie d'action plus prononcée, ce sont les organes de la nutrition; les autres, par le silence et le repos, tels sont le système intellectuel pendant une partie de cette période, et le système générateur pendant toute la durée de l'enfance.

Mais à l'époque où le corps parvient au terme de son accroissement, à cette époque de la vie que *Buffon* appelle le printemps de la nature, la saison des plaisirs, s'ouvre pour les deux sexes une nouvelle carrière qui commence un nouvel ordre de fonctions.

Le jeune homme, dont le corps se développe, dont le sexe se prononce et que de nouvelles facultés animent, prend un air et un caractère mâle; tout l'organisme chez lui présente un aspect nouveau; la voix devient grave; le menton s'ombrage de poil; la peau perd de sa finesse et de son coloris; les formes musculaires se dessinent; la nature multiplie en lui le principe de la vie; une sensation nouvelle et toute puissante lui prête un geste, un langage et des accens nouveaux.

Chez la femme, la peau acquiert plus de blancheur et de finesse;

le visage présente une coloration vive et animée ; les joues se remplissent ; l'embonpoint augmente ; le bassin se développe ; les mamelles s'élèvent et s'arrondissent ; l'utérus devient le siége d'un mouvement fluxionnaire périodique, qui détermine l'écoulement sanguin connu sous le nom de *flux menstruel* ou de *règles :* cette évacuation se renouvelle tous les mois, pendant le temps de la fécondité, excepté celui de la grossesse et de l'allaitement, et disparaît avec la faculté de concevoir.

Cet âge est aussi, pour la femme, celui de la beauté, de la grâce et des illusions de la vie. Nous laisserons à d'autres l'avantage de tracer le tableau de cette époque brillante où la jeune fille passe à une existence nouvelle ; les douces émotions qui l'agitent alors ; et le plaisir mêlé de crainte, avec lequel elle voit arriver ce printemps enchanteur, cet âge heureux qu'elle ne connaît pas encore, mais dont son imagination et ses attraits naissans lui font pressentir tous les charmes.

La nouvelle direction que prennent, à la puberté, les puissances de la vie, fait éprouver une modification profonde à tout l'organisme.

Stimulé par les passions, le cœur plus ample, plus volumineux, plus irrité, lance avec force le sang qui porte partout la chaleur et la vie ; la poitrine se développe et s'agrandit ; les poumons, fortement excités et libres dans leurs mouvemens, se dilatent et activent la respiration qui devient large et facile. Dès-lors la circulation s'opère avec une aisance toute particulière ; le pouls est plein, vif et serré ; le sang qui abonde et devient plus excitant, se porte avec promptitude dans tous les tissus, exalte tous les sens et répand à la périphérie du corps une coloration rosée et fleurie.

Les fonctions nutritives jouissent encore, dans l'adolescence, d'une assez grande activité, qui se trouve en rapport avec l'accroissement qui a lieu à cette époque.

Les sensations de l'adolescent ont à peu près acquis la finesse et l'étendue qu'elles sont susceptibles d'atteindre ; ses perceptions sont

nettes et faciles ; ses facultés intellectuelles se sont développées, accrues et fortifiées par l'exercice, l'étude et le travail.

Enfin, les os se sont solidifiés ; les muscles augmentent d'épaisseur, de consistance, et se colorent ; les mouvemens du corps s'exécutent avec beaucoup d'énergie, de souplesse et de vivacité.

État pathologique.

Le fœtus dans le sein de sa mère est exposé à contracter des vices de conformation, l'hydrocéphale, l'épilepsie, des tubercules, etc.

En naissant, il apporte une prédisposition à certaines affections morbides, un tempérament, une idiosyncrasie qui, dans la suite, peuvent être puissamment modifiés par l'éducation et par les causes extérieures à l'influence desquelles il sera soumis.

Le changement brusque de circulation détermine quelquefois une sorte d'engouement des poumons, une surcharge des vaisseaux sanguins, et par suite, un état d'apoplexie qui compromet la vie du nouveau-né.

Le lait, premier aliment de l'enfance, par sa trop grande quantité ou ses qualités propres, peut troubler les fonctions nutritives, et occasionner alors les digestions irrégulières, et surtout la diarrhée.

L'époque de la dentition est orageuse et trop souvent funeste aux jours de l'enfant. Il devient irascible et chagrin ; le sommeil est agité ; les gencives gonflées sont très-douloureuses ; toute l'énergie vitale se dirige vers la tête. Alors se manifeste une suite d'accidens sympathiques plus ou moins graves ; tantôt les organes digestifs sont consécutivement affectés, tantôt c'est l'encéphale qui reçoit l'impression, signalée par des mouvemens convulsifs et quelquefois même par tous les symptômes de la phrénésie.

L'accroissement de l'individu étant le phénomène principal, le but vers lequel sont dirigées toutes les forces organiques, pendant les premières périodes de la vie, il en résulte que l'appareil de la nutrition, les systèmes absorbant et lymphatique présentent, chez l'enfant,

le plus grand développement et la plus grande énergie dans l'exercice de leurs fonctions. Aussi les organes digestifs sont-ils particulièrement influencés par les modificateurs de l'économie, et deviennent-ils le siége de la plupart des maladies de l'enfance : la cause irritante la plus légère, immédiatement portée sur ces organes, en détermine presque toujours l'inflammation générale, et même il arrive souvent qu'ils sont profondément affectés par les maladies développées accidentellement dans un point quelconque de l'économie. C'est ce qui explique, jusqu'à un certain point, la fréquence des phlegmasies de l'appareil de la nutrition chez l'enfant, dès l'âge le plus tendre. Telles sont pour les organes digestifs : les aphthes, le muguet, les stomatites, les angines, les affections vermineuses, la gastro-entérite caractérisée par le vomissement, les coliques, la diarrhée, etc. : pour les organes de la respiration, divers catarrhes pulmonaires, les bronchites, la coqueluche, le croup, la pneumonie, etc.

La peau, organe d'absorption très-actif et très-délicat, est affectée par la variole, la rougeole, la scarlatine et diverses éruptions épidémiques ou contagieuses.

Le système lymphatique, qui prédomine constamment dans l'enfance d'une manière très-marquée, signale sa prépondérance par des altérations et des dispositions morbides spéciales, comme les croûtes laiteuses de la tête, la teigne, la tuméfaction des ganglions lymphatiques, le développement des tubercules pulmonaires et mésentériques, les tumeurs blanches des articulations, diverses hydropysies et les scrophules.

Après l'appareil de la nutrition, le système nerveux est celui qui jouit, dans l'enfance, de la plus grande énergie ; aussi, après les affections des voies nutritives, les maladies nerveuses sont-elles les plus fréquentes chez l'enfant ; souvent même celles-ci ne sont que l'effet sympathique de l'irritation des organes digestifs. Telles sont les convulsions qui surviennent lors de la première dentition et de la présence des vers dans le tube intestinal. En général, des phé-

nomènes nerveux viennent compliquer et aggraver la plupart des maladies des enfans.

Le développement du cerveau, les excitations multipliées qu'il reçoit comme organe central de la sensibilité générale et des facultés intellectuelles, la sympathie étroite qui le lie aux autres appareils, déterminent ces affections nerveuses, si graves et si fréquentes dans l'enfance. De là des mouvemens spasmodiques ou *convulsions ;* des congestions cérébrales sanguines et séreuses, des phlegmasies de la substance propre du cerveau et de ses enveloppes ; le délire, la somnolence, le coma, l'épilepsie, etc.

Lorsque l'intelligence se développe trop promptement, le cerveau acquiert un surcroît de nutrition, de prédominance et d'activité qui rompt l'équilibre et détruit l'harmonie qui doit exister entre les divers systèmes d'organes ; la tête devient excessivement volumineuse ; l'énergie cérébrale se montre en raison de la faiblesse et de l'inertie des autres facultés ; toutes les fonctions languissent ou s'altèrent ; et le plus souvent ces petits aigles, vieillis dès l'enfance, tombent moissonnés aux portes de la vie.

Enfin, le système osseux peut présenter aussi, chez l'enfant, des altérations profondes ; les os sont douloureux, boursouflés ou déviés dans les scrophules et le rachitis.

La puberté, qui apporte des modifications puissantes dans les fonctions et les organes, en détermine aussi dans les maladies.

L'appareil de la nutrition et spécialement les systèmes nerveux et lymphatique perdent, chez le jeune homme surtout, la prédominance qu'ils avaient dans l'enfance. Elle est remplacée par celle du système sanguin artériel, qui anime les tissus, les excite et leur donne une activité toute particulière.

Cette révolution amène souvent la guérison spontanée des maladies lymphatiques des âges précédens. On remarque aussi que les phlegmasies des organes digestifs, de la peau, et les affections cérébrales deviennent moins fréquentes.

Les viscères contenus dans la cavité thoracique éprouvent un sur-

croît de vitalité. L'accélération continuée des battemens du cœur, la violence et l'énergie de ses contractions produisent assez souvent des palpitations, l'hypertrophie des ventricules, des anévrysmes du cœur et des gros vaisseaux ; alors la circulation est entravée ; le pouls devient inégal et irrégulier.

L'excitation dont le poumon est le siége tend à y déterminer un afflux sanguin, une concentration pathologique qui le dispose à contracter des maladies inflammatoires, ou qui tend à les faire passer à l'état chronique. De là l'hémoptysie, la pneumonie, le développement des tubercules, et, comme conséquence, la phthisie pulmonaire; car c'est à cette époque de la vie que se développe généralement cette funeste maladie, qui, malgré les médications les plus éclairées, n'en parcourt pas moins rapidement ses tristes périodes.

Enfin, le sentiment instinctif de la reproduction, encore mal dirigé dans l'adolescence, amène, chez plusieurs individus des deux sexes, diverses névroses des organes de la génération et l'onanisme, vice funeste qui traîne à sa suite l'hébétude physique et morale.

En général les maladies de l'adolescent sont aiguës et inflammatoires; leur guérison, souvent opérée par les seules forces de la nature, s'annonce presque toujours par des hémorrhagies et des sueurs.

La menstruation, chez la femme, devient pour elle la source, le signe, et pour ainsi dire la mesure de la santé.

Dans nos climats tempérés, c'est ordinairement vers l'âge de treize ou quatorze ans que la menstruation s'établit.

La première éruption des règles est signalée par le gonflement des mamelles, un sentiment de pesanteur et de plénitude, des lassitudes générales, la tension et la chaleur de l'hypogastre, des douleurs de tête, la coloration vive de la face, etc. Il survient bientôt un écoulement de sang, assez souvent précédé d'un écoulement muqueux, qui durent pendant plusieurs jours. Tous ces symptômes dis-

paraissent presque instantanément aussitôt que le sang commence à fluer.

L'établissement de cette importante fonction a lieu généralement sans accidens; mais il est de jeunes filles chez lesquelles la première menstruation s'opère difficilement et s'accompagne de phénomènes graves et nerveux : tels que des vomituritions, la dépravation du goût, des congestions à la tête ou aux poumons, des coliques violentes de l'utérus, des syncopes, des spasmes, des névroses de divers appareils, l'hystérie, l'épilepsie, etc.

Quand les menstrues sont bien établies et qu'elles suivent une marche régulière, elles continuent à revenir périodiquement, à peu près tous les mois, jusqu'à l'âge critique (quarante à cinquante ans) : leur durée, terme moyen, est de quatre ou cinq jours; la quantité de sang qui s'écoule chaque fois, varie de quatre à huit onces dans les pays tempérés, suivant la constitution de la femme, ses exercices, ses habitudes, son éducation, causes qui peuvent activer la nutrition, amener la pléthore et le transport du sang vers l'utérus, ou produire un effet opposé.

Pendant la durée de l'époque menstruelle, la femme devient très-impressionable; chez elle la susceptibilité est plus vive; la sensibilité est exaltée. Les affections profondes de l'âme, les passions, la crainte, la colère, le chagrin, etc., peuvent alors déranger les règles et porter le trouble et le désordre dans toutes les fonctions.

La menstruation se fait régulièrement, tant que l'équilibre subsiste entre toutes les parties de l'organisme; mais souvent une cause très-légère interrompt, suspend, supprime ou dévie les menstrues; d'autres fois elles coulent outre mesure et donnent lieu à des *pertes* ou hémorrhagies utérines qui peuvent compromettre la vie de la malade. *Menstruatio abolitur, imminuitur, intenditur, depravatur.* Astruc.

Si nous considérons maintenant les maladies que le dérangement des règles peut amener, un vaste tableau se présente à nous; c'est celui de la nosologie tout entière. Alternativement cause ou effet

de l'état anormal, par leurs aberrations, elles jouent le rôle le plus remarquable dans l'histoire des maladies de la femme. Nous ne pouvons qu'indiquer ici quelques-unes des lésions produites par les dérangemens de la menstruation.

1°. La *suppression des règles* ou *aménorrhée*. Elle est déterminée par toutes les causes physiques et morales capables de surexciter momentanément un ou plusieurs organes, ou de jeter à la longue l'organisme dans l'affaiblissement et l'atonie.

L'aménorrhée cause des douleurs et des tiraillemens dans la région lombaire et hypogastrique, des tranchées utérines et une foule d'affections sympathiques dont la nature et l'intensité varient suivant le tempérament et l'idiosyncrasie des individus. Ainsi, chez une femme d'un tempérament sanguin, on remarquera des congestions sanguines sur différens organes; des hémorrhagies, des éruptions à la peau; l'ophthalmie, la pneumonie, la métrite aiguë et chronique, l'angine, des nausées, des vomissemens et d'autres symptômes des phlegmasies de l'appareil digestif.

La prédominance du système nerveux déterminera chez une autre divers désordres et des anomalies nerveuses : des palpitations, la perte ou la dépravation du goût, la surdité, des convulsions, l'hystérie, l'épilepsie même, etc.

Enfin, souvent les affections tuberculeuses et cancéreuses se déclarent à la suite de la suppression du flux menstruel.

2°. La *déviation des règles*. A la suite des suppressions, il se manifeste quelquefois, sur diverses parties du corps, des hémorrhagies supplémentaires périodiques, qui, assez souvent, n'offrent aucun danger, et qu'il faut respecter lorsqu'elles sont modérées.

Elles ont lieu, tantôt par la surface d'une plaie ou d'un ulcère; tantôt par une ouverture naturelle, telle que les yeux, les oreilles, l'anus, l'ombilic ou le mamelon; quelquefois c'est par les pores de la peau. Le plus ordinairement ces hémorrhagies supplémentaires ont

leur siége à la surface de la muqueuse gastro-pulmonaire et déterminent l'hématemèse et surtout l'épistaxis et l'hémoptysie.

3°. Le *flux immodéré des règles*, ou *ménorrhagie*, cause des accidens analogues à ceux des hémorrhagies en général. Lorsque la perte est habituelle, on remarque une irritabilité excessive des organes, une langueur et une faiblesse extrêmes, la pâleur de la face, le dérangement des digestions, la douleur à l'épigastre, l'hydropisie, l'œdème des extrémités inférieures, des syncopes et des convulsions.

A la suite des lésions de la menstruation, viennent se placer d'autres affections graves qui dépendent des premières ou qui ont avec elles des rapports intimes, et dont les organes utérins sont ordinairement le siége ou la cause; les voici :

1°. La *leucorrhée* ou *flueurs blanches*, écoulement muqueux blanc ou jaunâtre, tendant à s'établir à la place du flux menstruel chez les femmes faibles et lymphatiques des villes. Elle est souvent héréditaire et résulte d'une inflammation chronique de l'utérus; elle s'accompagne de langueur, de pâleur et de tiraillemens d'estomac; sa durée longue et indéfinie peut amener avec le temps, diverses altérations organiques de l'utérus, comme le squirrhe, le cancer, etc.

2°. La *chlorose* ou les *pâles couleurs*, symptôme principal d'une hématose viciée, imparfaite et d'une débilitation générale. Elle survient souvent à la suite des chagrins, de l'ennui, de l'amour contrarié, chez de jeunes filles pour lesquelles la continence est un devoir et qui, suivant l'expression de Plutarque, *sont condamnées à vivre à côté de la vie*.

3.° La *suffocation hystérique* attaque assez souvent de jeunes filles d'une extrême susceptibilité, chez lesquelles l'irritation utérine est nourrie par la privation, la solitude et l'exaltation de l'imagination.

L'hystérie est caractérisée par des pleurs et des ris sans motif, des céphalalgies intenses, des spasmes avec le sentiment d'une boule qui remonte de l'utérus vers la gorge et semble y déterminer une sorte de strangulation et la suffocation.

4.° La *nymphomanie* ou *fureur utérine* suit ou accompagne quelquefois les affections précédentes. C'est le déplorable état où sont réduites de malheureuses filles, dévorées par les passions les plus violentes, et qui éprouvent tous les symptômes du délire mélancolique, de la manie et de la phrénésie.

Thérapeutique.

Les cris et les pleurs sont les premiers signes qu'un enfant peut donner de ses douleurs et de ses peines. Qu'il veuille du mouvement ou du repos, qu'il trouve de la résistance à satisfaire ses besoins, qu'il éprouve de la contrainte, qu'il endure le moindre mal, il a recours à son langage ordinaire : il pleure. Ses cris et sa physionomie indiquent assez qu'il souffre ; mais quel est le siége, quelle est la nature de ses douleurs ? Le plus souvent il ne peut s'exprimer ou rendre compte de ce qu'il ressent. Aussi le diagnostic des maladies des enfans est-il fréquemment incertain, obscur, ou du moins très-difficile à établir ; et cela d'autant plus que des sympathies nerveuses viennent toujours compliquer la plupart de ces affections.

Heureusement, dans un grand nombre de cas, une expectation sage et prudente, une médication douce et tempérante, secondée par les forces de la nature, parviennent à triompher de la maladie.

Mais quelques affections violentes ménacent, dès leur début, l'existence de l'enfant; alors il faut promptement recourir à un traitement énergique et soutenu ; comme, par exemple, dans le croup et plusieurs maladies cérébrales.

La prédominance de l'appareil de la nutrition, celle des systèmes nerveux et lymphatique dans le sexe et pendant les premières années de la vie, font assez pressentir que l'on doit éviter, autant qu'il est possible, de continuer pendant long-temps l'usage d'une médication trop débilitante ; qu'une diète trop sévère, que des émissions san-

guines trop abondantes, chez des sujets débiles, pourraient occasionner des syncopes, accroître l'irritabilité nerveuse et la prostration des forces. D'un autre côté, les stimulans actifs pourraient aussi aggraver les accidens nerveux, et déterminer diverses phlegmasies des organes digestifs, surtout si ces médicamens étaient administrés par les voies gastriques.

Le caractère inflammatoire des maladies de l'adolescence, la prédominance du système circulatoire sanguin et l'exaltation de la vitalité à cette époque, réclament généralement une médication tempérante et antiphlogistique, les émissions sanguines, une nourriture végétale, les boissons rafraîchissantes, les bains tièdes, etc.

Enfin, dans la série nombreuse des maladies produites par la suppression et les dérangemens du flux menstruel, le traitement, quoique susceptible d'être varié à l'infini, devra spécialement avoir pour but de ramener cette fonction à l'état normal.

En général, les moyens thérapeutiques que l'on emploie dans les maladies de l'enfance et de l'adolescence doivent toujours être modifiés en raison de l'âge, du sexe, de la prédominance organique, du tempérament de l'individu et des circonstances où il se trouve placé.

Parmi les agens thérapeutiques les plus utiles et les plus convenables dans presque toutes les maladies des enfans et des femmes, surtout dans les affections chroniques et celles qui sont dues au dérangement des règles, nous plaçons au premier rang l'influence de l'air pur, de l'exercice et du régime; remèdes souverains et infiniment plus salutaires que toutes les combinaisons fastueuses sorties des arsenaux de la polypharmacie.

Les enfans des villes élevés dans des appartemens fermés, privés de l'influence vivifiante des rayons du soleil, s'étiolent comme les plantes que l'on renferme dans des serres obscures. D'un autre côté, les rivières chargées d'immondices, les rues étroites et humides laissent échapper des miasmes putrides et des exhalaisons infectes,

causes puissantes de destruction, surtout pour de jeunes sujets chez lesquels l'absorption est très-active.

« Les villes, dit Rousseau, sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations, les races périssent ou dégénèrent; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans se renouveler pour ainsi dire eux-mêmes, et reprendre au milieu des champs la vigueur qu'on perd dans les lieux trop peuplés. »

Il faut choisir pour cela un lieu sec, salubre et un peu élevé; éviter le voisinage des rivières, des marais, des lacs et des étangs; rechercher une habitation saine, élevée au-dessus du sol et bien exposée.

L'exercice est pour la santé ce que les alimens sont pour la vie. C'est l'un des plus puissans moyens de modifier salutairement l'économie et de fortifier une constitution frêle et délicate.

César, Henri IV, nés avec un corps extrêmement débile, dûrent spécialement à l'exercice, la santé, la force et la vigueur dont ils jouirent pendant le cours de leur vie, souvent troublée par la guerre civile.

Il n'est point d'âge où l'exercice soit plus nécessaire que dans l'enfance; il l'élève, la soutient et la fortifie; aussi tous les enfans recherchent-ils le mouvement; car la nature semble nous dicter, dans l'enfance, ce que la raison nous enseigne dans un âge plus avancé.

C'est sans aucun doute à l'inaction physique dans laquelle la plupart des femmes passent leur vie, au défaut d'exercice et de mouvement, qu'il faut attribuer un grand nombre de maladies chroniques, lymphatiques et nerveuses auxquelles elles sont généralement exposées.

Parmi les exercices qui nous paraissent convenir aux jeunes personnes, nous indiquerons les promenades à la campagne, à pied, à cheval et en voiture; les voyages à pied dans les montagnes; en Suisse, dans les Alpes, les Pyrénées, etc.; les voyages ou les promenades sur mer; l'étude de la botanique et de l'histoire naturelle; le dessin et la peinture du paysage d'après nature, et à la campagne; la

culture d'un jardin; la danse en plein air, et avant le souper; la course et le jeu des *barres*; la balançoire ou escarpolette, le volant, le billard, etc.

Nous conseillerons, en outre, aux jeunes gens, l'escrime, la natation, la chasse, le mail, la paume, etc.

Ces exercices ne se bornent pas à donner au corps de la force, de l'agilité, de l'adresse et de la grâce; en favorisant le développement de nos organes et de nos facultés physiques, ils perfectionnent nos sens, et concourent ainsi à rectifier nos jugemens et par conséquent nos facultés intellectuelles. « Voulez-vous, dit le philosophe de Genève, cultiver l'intelligence de votre élève? Cultivez les forces qu'elle doit gouverner, exercez continuellement son corps, rendez-le robuste et sain, pour le rendre sage et raisonnable; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il courre, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement, qu'il soit homme par la vigueur, et bientôt il le sera par la raison. »

Ailleurs il dit encore : « Pour roidir l'âme d'un enfant, il faut lui durcir les muscles. »

Le régime, toujours basé sur la tempérance et la sobriété, doit être modifié d'après les diverses circonstances qui le font prescrire.

Ainsi, l'alimentation sera douce, végétale, peu réparatrice dans l'état de pléthore générale qui précède la première éruption des menstrues; lors de l'imminence d'une congestion sanguine sur un organe important; ou bien pour atténuer les feux d'une passion trop violente, etc.

Lorsque l'on voudra combattre l'état nerveux, le régime sera plus nourrissant, quoique toujours doux; les alimens seront pris en moins grande quantité, mais plus souvent; les boissons seront tantôt rafraîchissantes, douces et calmantes, tantôt légèrement excitantes et toniques.

Lorsque les alimens sont pris en trop grande quantité, ou lorsqu'ils sont trop substantiels ou trop excitans, ils déterminent, chez les enfans surtout, des phlegmasies des organes digestifs et aggravent leurs maladies.

Il est d'observation à l'hôpital des Enfans malades à Paris, qu'à certains jours de la semaine, la plupart des enfans présentent des symptômes beaucoup plus graves qu'à l'ordinaire, parce que leurs parens sont venus, la veille, leur apporter, en fraude, diverses friandises.

Quant aux moyens prophylactiques nous rappellerons :

1.° Que l'air des pays marécageux, malsains, humides, et des grandes villes, occasionne des affections scorbutiques chroniques, tuberculeuses et scrophuleuses.

2.° Que la réunion d'un grand nombre d'enfans, surtout s'ils sont malades, favorise le développement et la propagation des maladies épidémiques ou endémiques, parce que l'absorption est très-active chez eux.

3.° Que les maladies contagieuses peuvent être prévenues par des moyens hygiéniques, tels que l'isolement ou l'éloignement, qui sont nécessaires dans certaines affections catarrhales, la coqueluche, la rougeole, la scarlatine, la petite vérole, etc.

4.° Que la vaccine est le plus sûr moyen de prévenir cette dernière, bien qu'elle ne préserve pas de la varicelle et d'autres varioloïdes.

5.° Qu'une éducation bien dirigée, l'air pur de la campagne, l'exercice et le régime sont les meilleurs moyens de donner de la force à une constitution délicate ou affaiblie par des maladies chroniques, et par conséquent de prévenir ces mêmes maladies.

APHORISMI.

I.

Medicus naturæ minister et interpres, quidquid medeatur et faciat, si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat. Baglivi, *lib.* 1, *cap.* 1.

II.

Non est fingendum nec excogitandum, sed inveniendum quid natura faciat aut ferat. Bacon, *de Dignitate et augmentis scientiarum.*

III.

In medicinâ plus valet experientia quàm ratio, ratio quàm auctoritas. Bacon.

IV.

Qui benè judicat benè curat ; integritas judicii fons et caput benè medendi. Baglivi.

V.

Non credunt eum scire quomodò morbos curare conveniat, qui undè sint ignorat. Celsus, *Præfat.*

VI.

Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move ; vigentibus verò quiescere melius est. Hippocrate, *aph.* 29, *sect.* 2.

VII.

Multùm et derepentè vacuare, aut replere, aut calefacere, aut frigefacere, aut alio quoque modo corpus movere periculosum est : omne si quidem naturæ inimicum. Quod verò paulatim fit tutum est ; tùm aliàs, tùm si quis ex altero ad alterum transeat. Hipp., *aph.* 51, *sect.* 2.

VIII.

Omnia secundùm rationem facienti, si non succedant secundùm rationem, non est transeundum ad aliud, manente eo quod ab initio visum fuit. HIPP., *aph.* 52, *sect.* 2.

IX.

Oportet non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. HIPP., *aph.* 1, *sect.* 1.

X.

Nihil opinionis causâ, omnia conscientiæ faciam. SENECA, *de Vitâ beatâ.*